

Ce texte présente la version originale, corrigée, du texte imprimé dans Autour de l'abbé Raynal : genèse et enjeux politiques de l'Histoire des deux Indes. Textes édités par Antonella Alimento et Gianluigi Goggi (Ferney-Voltaire : Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2018, p. 125-169). Il représente la communication qui devait être lue lors du colloque « Autour de l'abbé Raynal : genèse et enjeux politiques de l'Histoire des deux Indes » (Pise, 3-5 février 2016). Le texte publié sous le titre « Les maladies des Antilles et de l'Amérique du Sud dans l'Histoire des deux Indes. Climat, environnement, santé » constitue une version réduite du texte original et comporte des erreurs. La mise en citation des premières lignes et la numérotation des chapitres y sont défectueuses (DD, 11 avril 2018).

Maladies américaines.

Climat, environnement et santé dans l'*Histoire des deux Indes*

La nature semble avoir destiné les Américains à plus de bonheur que les Européens. On connaît à peine dans les îles la goutte, la gravelle, la pierre, les apoplexies, les pleurésies, les fluxions de poitrine, les maladies sans nombre dont l'hiver est l'origine. Aucun de ces fléaux de l'espèce humaine, ailleurs si meurtriers, n'y a jamais fait le moindre ravage. Il suffit d'avoir triomphé de l'air du pays, et d'être parvenu au-dessus de l'âge moyen, pour être comme assuré d'une longue et paisible carrière. La vieillesse n'y est pas caduque, languissante, assiégée des infirmités qui l'affligent dans nos climats.

Ces lignes, qui caractérisent les Antilles dès la première édition de l'*Histoire des deux Indes* (1772)¹, seront reproduites dans les deuxième et troisième éditions (1774, 1780)². Mais elles figureront aussi dans l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost³ et dans le *Dictionnaire universel des sciences* de Robinet, dont on sait qu'il sert d'intermédiaire entre l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, et l'*Encyclopédie méthodique*⁴. La troisième édition des *Deux Indes*, en 1780, ajoutera simplement que les

¹ Amsterdam [Liège, Plomteux], 1772, t. IV, livre XI, p. 204 (désormais cité « éd. 1772 »).

² Genève, Pellet, 1780, t. III, livre XI, chap. 31 : « Caractères des Européens établis dans l'archipel américain », p. 231-232 (désormais cité « éd. 1780 »). Genève, Pellet [Liège, Plomteux], 1782, t. VI, p. 172 (désormais cité « éd. 1782 »).

³ *Nouvelle édition*, Amsterdam, van Harreveld et Changuion, 1777, t. XXIII, « Suite des Voyages, des Découvertes et des Établissements en Amérique. Livre IV, Voyages et Établissements aux Antilles », chap. 1, p. 64.

⁴ Londres, Chez les Libraires associés [Liège, Plomteux], 1778, t. V, « Antilles », p. 359 ss., ici p. 386 avec l'indication, in fine : « Extrait des Recherches Philosophiques et Politiques sur les Etablissements et la Commerce des Européens dans les deux Indes » Cf. Pol P. Gossiaux, « L'Encyclopédie « liégeoise » et l'encyclopédie nouvelle (1778-1792). Nostalgie de la taxis », dans *Carrefours des Lumières. Hommage à Roland Mortier et Raymond Trousson*, éd. Daniel Droixhe et Jacques Lemaire, Paris, Hermann, sous presse ; Muriel Collart, « L'Histoire des deux Indes et le Dictionnaire universel des sciences de Jean-Baptiste Robinet », dans *Raynal's Histoire des deux Indes. Colonialism, networks and global exchange*, éd. Cecil P. Courtney et Jenny Mander, SVEC 2015:10, p. 259-276.

diverses affections « ne sont guère moins communes aux îles que dans les autres régions où les alternatives du chaud et du froid sont fréquentes et subites ».

Ces considérations quelque peu idylliques, qui terminent le chapitre 31 du livre XI, des *Deux Indes*, s'appliquent donc principalement aux « Européens établis dans l'archipel américain ». Mais elles illustrent dans une certaine mesure le discours général de l'*Histoire des deux Indes* en matière de maladie, en ce qu'elles relèvent de la climatologie médicale développée par le néo-hippocratismes des Lumières. On sait comment celle-ci « indiquait un ensemble de conditions susceptibles de favoriser la santé ou au contraire de l'altérer » : « même s'il n'existait pas un concept unique pour désigner le milieu, on tissait un réseau d'influences, redoublées par les aliments et la boisson, qui agissaient sur le tempérament de chaque individu, définissant, avec d'autres facteurs familiaux, sociaux et politiques, son genre de vie⁵. » De nombreux médecins « soutenaient que les épidémies frappaient des endroits infestés d'exhalaisons malodorantes - les miasmes - qui tendaient à se former lors d'un temps étouffant ou dans le voisinage de matières organiques en décomposition⁶. » La relation fut l'objet d'analyses dues à des chercheurs tels que James Jurin, John Huxham et Thomas Short. Ces considérations s'appuyaient sur les travaux, dont certains étaient déjà anciens, de Sydenham, Boerhaave, Boyle, Arbuthnot ou Friedrich Hoffmann⁷.

On divisera en trois parties les observations retenues concernant les maladies dans la troisième édition des *Deux Indes* : les Caraïbes, l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Pour terminer, une section particulière sera consacrée à deux maladies affectant spécialement les Noirs des Amériques : le pian et le « mal d'estomac ».

1. Les maladies des Caraïbes

1.1. La fièvre jaune de Saint-Domingue ?

La conjugaison du chaud et de l'humide est sans doute la cause principale, dans la climatologie du temps, des exhalaisons malades d'une région. Portée à un degré extrême, elle caractérise les Caraïbes, dominées par l'alternance de deux saisons : « celle de la sécheresse et celle de la pluie »⁸. On subit tout à tour les « incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement sous la Zone Torride », et de l'excès d'humidité qu'entraînent des torrents de pluie « dont les suites sont également incommodes et funestes ». Bien que le chapitre traitant de ces questions s'intitule « Le climat des îles est-il agréable ? est-il sain ? », les *Deux Indes* ne fournissent pas

⁵ Roselyne Rey, « L'âme, le corps et le vivant », dans *Histoire de la pensée médicale en Occident. 2. De la Renaissance aux Lumières*, dir. Mirko GD. Grmek, Paris, Seuil, 1997, p. 140.

⁶ Vladimir Janković, *Confronting the climate. British airs and the making of environmental medicine*, New York, Palgrave, 2010, p. 75 (Palgrave Studies in the History of Science and Technology),

⁷ Voir également Olivier Faure, « Les stratégies sanitaires », dans *Histoire de la pensée médicale en Occident. 2*, p. 286-287.

⁸ Livre X, chap. 4, « Le climat des îles est-il agréable, est-il sain ? » ; éd. 1780, t. III, p. 12 ss.; éd. 1782, t. V, p. 150 ss.

d'indication précise sur les affections qui en résulteraient. Le vent, principal élément de variation dans la « température de l'air », ne procure qu'un faible « soulagement » : « partout où il ne souffle pas, on brûle ». Par ailleurs, l'humidité oblige à « enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré », de la même manière que « la viande s'y conserve au plus vingt-quatre heures » et que « les fruits se pourrissent, soit qu'on les cueille mûrs ou avant la maturité ». Le pain, aussi, « doit être fait en biscuit pour ne pas moisir ».

Cette situation climatique affecte la « grande île, que les insulaires appelaient Hayti » et qui « porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue »⁹. L'arrivée de Colomb y avait introduit misère et débauche. L'armée accompagna le génocide. Sur une île qui « comptait un million d'habitants », « le tiers d'une si grande population » mourut, « par la fatigue, par la faim et par le glaive ». Dès cette époque, on vit « tomber le désir, originairement si vif, d'aller dans le Nouveau-Monde ». « La couleur livide de tous ceux qui en étaient revenus ; les maladies cruelles et honteuses de la plupart ; ce qu'on disait de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avaient péri, des disettes qui s'y faisaient sentir », etc. : « toutes ces causes avaient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue ». Même dégradations physiques chez les insulaires qui avaient échappé au massacre.

Les hommes périssaient dans les mines, et les femmes dans les champs que cultivaient leurs faibles mains. Une nourriture malsaine, insuffisante, achevait d'épuiser des corps excédés de fatigues. Le lait tarissait dans le sein des mères. Elles expiraient de faim, de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées leurs enfants morts ou mourants.

William Robertson, dans son grand ouvrage sur l'Amérique, paru en anglais en 1777 et en français l'année suivante, soit entre la deuxième et troisième édition des *Deux Indes*, dépeint de la même manière le mauvais sort qui attend souvent les Européens à leur arrivée au Nouveau Monde¹⁰. Dans celui-ci prolifère une végétation d'où s'élèvent des « vapeurs corrompues ».

Aussi toutes les provinces d'Amérique furent-elles trouvées extrêmement malsaines lorsqu'on en fit la découverte. C'est ce que les Espagnols éprouvèrent dans toutes les expéditions qu'ils firent dans le nouveau monde, soit pour tenter des conquêtes soit pour former des établissements. Quoique la vigueur naturelle de leur constitution, leur tempérance habituelle, leur courage et leur constance les rendissent aussi propres qu'aucun autre peuple d'Europe à une vie active dans un climat brûlant, ils éprouvèrent les qualités funestes et nuisibles de ces régions incultes qu'ils traversaient et où ils tâchaient de planter des colonies. Il en périt un grand nombre des maladies violentes et inconnues dont ils furent attaqués. Ceux qui échappèrent à la

⁹ Livre VI, chap. 5 ss. « Arrivée de Colomb dans le Nouveau Monde » ; éd. 1780, t. II, p. 11 ss. ; éd. 1782, t. III, p. 215 ss.

¹⁰ *L'histoire de l'Amérique*, Paris, Panckoucke, 1778, t. II, p. 166-167.

fureur meurtrière de cette contagion ne purent se dérober aux pernicieux effets du climat. On les vit, suivant la description des anciens historiens Espagnols, revenir en Europe faibles, maigres, avec des regards languissants et un teint jaunâtre, signes non équivoques de la température malsaine des pays où ils avoient résidé.

Telle expédition de Colomb contre les Indiens témoigne des pertes subies dès son arrivée. Les *Deux Indes* rapportent comment il avait débarqué à Saint-Domingue « avec quinze cents hommes ». Au moment de réprimer un soulèvement des habitants, il ne peut plus compter que sur « les deux tiers de ses compagnons », l'autre tiers ayant été décimé par « la misère, le climat et la débauche »¹¹.

Ce passage de Raynal, avec le passage correspondant de Robertson, sera souvent cité, par les auteurs qui vont traiter des maladies tropicales des Amériques¹². En 1822, Jean-André Rochoux, « ancien Médecin en second de l'Hôpital militaire du Fort-Royal (Martinique) » et « Correspondant de la Société des Professeurs de la Faculté de Médecine de Paris », publie ses *Recherches sur la fièvre jaune*. On y lit :

Maintenant, si l'on considère que le climat des Antilles n'a pas changé depuis l'époque de leur découverte, que les hommes qui s'y établirent alors, n'étaient sous aucun rapport autres que nous, on croira aisément qu'ils ont dû se trouver atteints des mêmes maladies que nous y éprouvons. Nous manquerions de faits positifs à l'appui de cette façon de penser, qu'elle ne perdrait rien de sa vérité : telle cependant n'est pas notre position. En effet, les premiers historiens qui ont fourni des matériaux à Raynal et à Robertson, rapportent que l'armée de Colomb, en 1494, était presque entièrement détruite par les maladies du pays, après 15 mois seulement de séjour à Saint-Domingue¹³.

Ainsi s'établit l'opinion selon laquelle l'une des affections rencontrées par les conquistadors était la fièvre jaune. Les considérations de Rochoux s'inspiraient pour l'essentiel d'un ouvrage paru en 1809, intitulé *De la fièvre jaune*, dû Antonio Mario Timoleone Savaresi, dénommé Savarésy au titre, appelé aussi Savarese.

1.2. Les hospices du Cap à Saint-Domingue

¹¹ Éd. 1780, t. II, p. 15-16 ; éd. 1782, t. III, p. 221-222. Rochoux renvoie en fait à la 1^{ère} éd. : éd. 1772, t. III, p. 8 ss. Voir Robertson : *op. cit.*, t. I, p. 192.

¹² Voir Jacques Peuchet, *Dictionnaire universel de la géographie commerçante*, Paris, Blanchon, an VI [1798], t. I, p. 282 : « Selon M. Robertson, toutes les provinces de l'Amérique Espagnole furent trouvées extrêmement malsaines lorsqu'on en fit la découverte », etc.

¹³ *Recherches sur la fièvre jaune, et preuves de sa non-contagion dans les Antilles*, Paris, Béchét Jeune, 1822, p. 263-64. Rochoux reprendra ces références dans un article publié quatre ans plus tard dans le *Journal de physiologie expérimentale et pathologique* de François Magendie, IV, 1^{er} numéro, janvier 1826, p. 269, note 2.

Les conditions sanitaires qui caractérisent la ville du Cap à Saint-Domingue font l'objet d'une attention particulière au chapitre 43 du livre XIII¹⁴. La cité est traversée de « vingt-neuf rues tirées au cordeau », mais celles-ci « sont toujours bourbeuses, parce que n'étant pavées qu'au milieu, les ruisseaux des côtés, qui n'ont pas une chute égale, forment des cloaques ». Il est vrai que l'on procède au comblement de ceux-ci, comme « à la dissipation, aux commodités, à l'activité, aux secours de toute espèce qu'on trouve réunis dans une société nombreuse et agissante ». Ainsi peut-on espérer que « l'air aura toute la salubrité que la nature des choses permet, lorsqu'on aura desséché les marais de la petite Anse, qui, dans les grandes sécheresses, répandent une odeur infecte ».

Pour le reste, cette « société nombreuse et agissante » a enrichi le Cap de beautés architecturales : « L'ancienne place de Notre-Dame, et le temple bâti avec des pierres apportées d'Europe qui la termine ; la nouvelle place de Clugny, où l'on a établi le marché ; les fontaines qui décorent l'un et l'autre de ces monuments ; le gouvernement, les casernes, la salle de la comédie... ». Aucun de ces établissements ne vaut pourtant, aux yeux d'un « voyageur curieux » et « sensible », les « maisons de la Providence » : deux hospices que fonda « un citoyen humain et généreux » pour des aventuriers sans ressources. Cette « belle institution », « unique dans le Nouveau-Monde », offrait séparément aux hommes et aux femmes « les secours que leur situation pouvait exiger ». Son histoire sera rapportée en détail par Médéric Louis Élie Moreau de Saint-Méry, avocat et colon, membre du Conseil supérieur du Cap, dans sa *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'île Saint-Domingue*, parue à Philadelphie en 1797¹⁵. Le « citoyen humain et généreux » était Louis Turc de Castelveyre, né à Martigues en 1687. Embarqué pour le Canada en 1719, il devint supérieur des Hospitaliers de la Croix-de-Saint-Joseph, connus sous le nom de *Frères Charrons*, et il prit celui de frère Chrétien. Après un retour au pays, il regagna les Amériques pour s'établir au Cap, où l'asile de la Providence fut fondé en 1741. Saint-Méry consacre à l'établissement une quinzaine de grandes pages dont on retiendra ceci : « La plume éloquente de Raynal a loué l'auteur de la Providence, et sans doute qu'il l'aurait aimé s'il l'avait connu ; mais je crois devoir réclamer contre les imprécations qu'il lance à cause des infidélités qu'il reproche à des administrateurs de ce refuge des pauvres... ».

En effet, Raynal-Diderot regrette que « cette belle institution », « qui ne pouvait être assez protégée par l'autorité, assez enrichie par les dons des citoyens, a vu peu-à-peu réduits à riens ses revenus, par l'infidélité de ceux qui les régissaient et par l'indifférence du gouvernement ». De là, il s'abandonne à une amère philippique contre le riche : « Rien de bien ne peut donc subsister parmi les hommes ! ». On s'adresse au puissant chargé de l'assistance aux pauvres : « Vous arrachez à celui qui meurt de faim, le pain qu'on vous a confié pour lui. »

¹⁴ Livre XIII, chap. 43, « Grande importance de la ville du Cap François, située sur la côté du nord de Saint Domingue » ; éd. 1780, t. III, p. 440 ss. ; éd. 1782, t. VII, p. 135 ss.

¹⁵ Chez l'Auteur ; Paris, Dupont ; Hambourg, les principaux libraires, 1797, p. 399 ss.

L'imprécation que je vais lancer contre vous, je l'étends à tous les administrateurs infidèles des hôpitaux de quelque contrée qu'ils soient, fussent-ils de la mienne ; je l'étends à tous les ministres négligents, auxquels ils déroberont leurs forfaits ou qui les souffriront. Puisse l'ignominie, puissent les châtiments réservés aux derniers des malfaiteurs, tomber sur la tête proscrire des scélérats capables d'un crime aussi énorme contre l'humanité, d'un attentat aussi contraire à la saine politique...

Saint-Méry répondra à Raynal : « j'ose dire qu'il a été trompé et que ce forfait est imaginaire ». Il n'en tracera pas moins un tableau peu flatteur du bâtiment de la Providence. Une « ravine n'ayant qu'un filet d'eau » se charge d'immondices et de l'égout des latrines : celles-ci « y font une source d'infection qui corrompt l'air ». Saint-Méry conclura : « Je m'arrête enfin ici, relativement à ces établissements qui montrent que les vertus les plus touchantes ne sont pas étrangères aux colons. ».

1.3. La méprise de Sainte-Lucie

Les chapitres 14 à 17 du livre XIII, consacrés à Saint-Lucie, traitent assez longuement de la « qualité de l'air »¹⁶. Celui-ci « n'est que ce qu'il était dans les autres îles, avant qu'on les eût habitées : d'abord impur et malsain ; mais à mesure que les bois sont abattus, que la terre se découvre, il devient moins dangereux ». Par contre, « celui qu'on respire sur une partie des côtes est plus meurtrier ». Les « quelques faibles rivières, qui partent des pieds des montagnes », dans cette île, « n'ont pas assez de pente pour entraîner les sables dont le flux de l'Océan embarrasse leur embouchure » de sorte qu'une « barrière insurmontable » forme « au milieu des terres des marais infects ».

Les Caraïbes ont dès lors évité de s'établir dans ces régions, au contraire des colonisateurs français qui y prirent le relais des Anglais au milieu du XVII^e siècle, avec l'expédition de Rousselan, et surtout après le traité d'Utrecht (1718), quand Versailles fit passer à Sainte-Lucie « un commandant, des troupes, du canon, des cultivateurs ».

Les François poussés dans le Nouveau-Monde par une passion plus violente que l'amour de la conservation, ont été moins difficiles que les sauvages. C'est dans cette étendue qu'ils ont principalement établi leurs cultures. Plusieurs ont été punis de leur aveugle avidité. D'autres le seront un jour, à moins qu'ils ne construisent des digues, qu'ils ne creusent des canaux pour procurer aux eaux de l'écoulement. Le gouvernement en a déjà donné l'exemple dans le port principal de l'île ; quelques citoyens l'ont suivi, et il est à croire qu'avec le temps, une pratique si utile deviendra générale.

Les informations climatiques qui précèdent sont vraisemblablement empruntées au tome II de l'*Histoire générale des Antilles* du P. Jean-Baptiste Du Tertre (1667-71) - mais avec

¹⁶ Chap. 15, « Quelle opinion faut-il avoir de Sainte Lucie ? » ; éd. 1780, t. III, p. 370-71 ; éd. 1782, t. VII, p. 48-50.

une confusion, ou pour le moins avec une extension prêtant à une lecture erronée. En effet, alors que, chez Du Tertre, la *Description de l'Isle de Sainte Lucie, ou Sainte Alousie*, à l'article 9 du premier traité, ne mentionne aucune particularité relative à la « qualité de l'air », on lit à l'article suivant, qui traite de l'île de Sainte-Croix¹⁷ :

Il y a un très grand nombre de belles rivières et fontaines qui coulent à la mer : mais comme cette Île est plate, les eaux n'ayant pas assez de pente, il se forme aux embouchures des rivières de fort beaux et grands étangs très poissonneux, qui dans certaines saisons rendent l'Île mal saine, par les vapeurs qui s'en élèvent : et il ne faut point chercher d'autre raison de l'impureté de l'air de cette Ile, qui a fait tant périr de monde, aussi bien que de la corruption des eaux, qui ne pouvant pas couler aisément à la mer, croupissent dans des lieux où elles sont retenues, et se corrompent et ensuite exhalent des vapeurs qui infectent l'air et les personnes qui le respirent.

Aussi bien Bruzen de La Martinière, dans son *Grand dictionnaire géographique et critique* de 1737, résume-t-il correctement à l'article « Ste. Croix » ce qu'avait écrit Du Tertre à propos de l'air malsain et de ses causes, tandis qu'il se garde de la confusion dans laquelle tombent les *Deux Indes*. Il note à l'article « Ste. Lucie » : « On tient que l'air y est bon¹⁸. » Il en va de même - et l'écart avec l'ouvrage de Raynal en est d'autant plus frappant - avec l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost. On y répète et confirme que c'est à Sainte-Croix que l'« incommodité » résultant du système des eaux a « causé la mort de bien des gens » parce que l'île est « une Terre plate », etc.¹⁹ Ainsi, l'encyclopédie coloniale des *Deux Indes* se trouvera en décrochage, sur un point secondaire, il est vrai, par rapport à l'information que diffuse le XVII^e siècle (Du Tertre se trouvant relayé par Labat²⁰) ainsi qu'au regard d'une référence obligée comme celle de l'ouvrage de Prévost. Le *système complet d'histoire et de géographie moderne* qu'ambitionnait de constituer l'ouvrage de Prévost demeurerait singulièrement instructif, sur le plan factuel, à l'époque des *Deux Indes*.

1.4. Les contrastes de l'air et de l'eau : la Guadeloupe et ses dépendances

La Guadeloupe, « dans la partie de l'île qui donne son nom à la colonie entière », n'est que déploiement d'oppositions mêlées, de contrastes, qui forment cependant un théâtre de santé²¹. « Hérissée dans son centre de rochers où il règne un froid continuel », elle est dominée par « une montagne appelée la Souphrière », qui « exhale par des ouvertures,

¹⁷ *Histoire générale des Antilles habitées par les François*, Paris, Iolty, 1667, p. 36-38.

¹⁸ Venise, Pasquali, 1737, t. IX, p. 113-114 et 118-119.

¹⁹ Paris, Didot, 1759, t. XV, p. 537-546 (Sainte-Lucie) et p. 675-677 (Sainte-Croix).

²⁰ Prévost cite longuement Labat à propos de Sainte-Croix.

²¹ Livre XIII, chap. 27, « Les François envahissent la Guadeloupe. Calamités qu'ils y éprouvent » ; éd. 1780, t. III, p. 296 ss. ; éd. 1782, t. VII, p. 80 ss. Le tableau résume et ordonne les informations environnementales qui font l'objet d'une description détaillée dans l'*Histoire générale des Antilles* de Du Tertre (t. II, p. 10-13).

une épaisse et noire fumée ». Mais, de ce laboratoire naturel « coulent des sources innombrables » qui viennent « tempérer l'air brûlant du climat par la fraîcheur d'une boisson si renommée, que les galions qui reconnaissaient autrefois les îles du Vent, avaient ordre de renouveler leurs provisions de cette eau pure et salubre ». Par contre, « la Grande-Terre n'a pas été traitée si bien par la nature ». « Son sol n'est pas aussi fertile, ni son climat aussi sain et aussi agréable ».

Les îles attachées à la Guadeloupe montrent bien moins d'attraits²². Saint-Barthélemy n'est que vallées de sable, « jamais arrosées par des sources ou par des rivières, et beaucoup trop rarement par les eaux du ciel ». Les Saintes durent être évacuées en raison d'une « sécheresse extraordinaire qui tarit la seule fontaine qui donnât de l'eau, avant qu'on eût le temps de creuser des citernes ». Les *Deux Indes*, à nouveau, tirent sans doute l'information de l'*Histoire générale des Antilles de Du Tertre*²³.

1.5. Le tétanos des Antilles

Le chapitre 32 du livre XI, dans la troisième édition, traite largement des « Maladies auxquelles les Européens sont exposés dans les îles de l'Amérique ». L'une d'elles est mentionnée au premier chef sous la forme d'une affection encore méconnue. « On l'appelle *Tetanos* ²⁴ ». Le mal, « qui semble renfermé dans la Zone torride », touche les « enfants nouveaux-nés » dans des conditions précisément décrites.

Si l'enfant reçoit les impressions de l'air ou du vent, si la chambre où il vient de naître est exposée à la fumée, à trop de chaleur ou de fraîcheur, le mal se déclare aussitôt. Il commence par la mâchoire, qui se roidit et se resserre au point de ne pouvoir plus s'ouvrir. Cette convulsion passe bientôt aux autres parties du corps. L'enfant meurt, faute de pouvoir prendre de nourriture. S'il échappe à ce péril qui menace les neuf premiers jours de sa vie, il n'a plus à craindre aucun autre accident.

L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert ne comporte pas d'article pour ce terme. La maladie sera longuement discutée dans la *Nosologie méthodique* de François Boissier de Sauvages de 1771, qui range le tétanos dans l'ordre des « Spasmes toniques généraux »²⁵. Cependant, l'ouvrage évoque le « tétanos emprosthotonique », ainsi appelé d'après le « grec *emproden* devant ». « Dans cette espèce, qui est commune dans les Indes, le corps est réfléchi en avant, de manière que le menton est fixé sur la poitrine, et que les genoux

²² Livre XIII, chap. 30, « Quelles sont les dépendances de la Guadeloupe » ; éd. 1780, t. III, p. 403 ss. ; éd. 1782, t. VII, p. 88-90.

²³ Éd. critique de Bernard Grunberg, Benoît Roux et Josiane Grunberg, Paris, L'Harmattan, 2012.

²⁴ Livre XI, chap. 32, « Maladies auxquelles les Européens sont exposés dans les îles de l'Amérique » ; éd. 1780, t. III, p. 231-232 ; éd. 1782, t. VI, p. 172-173.

²⁵ *Nosologie méthodique, dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le système de Sydenham, et l'ordre des botanistes. Ouvrage augmenté de quelques notes en forme de commentaire, par M. Nicolas, chirurgien gradué*, Paris, Hérissant le Fils, 1771, t. I, p. 732 sv.

sont tournés en devant ». Elle se manifeste par « des douleurs atroces, la difficulté de respirer, d'avaler », le « ris cynique, la lividité du visage, le tic strident », etc. « Ces malades, passent pour démoniaques dans les Indes ».

2. Les maladies de l'Amérique du Nord

2.1. Du Canada

Colonie perdue, le Canada fait figure à certains égards de pays de Cocagne. Nature et climat s'étaient offerts aux Français dans leur verdoyante pureté²⁶ ?

Tout dans cette région intact du Nouveau-Monde, portait l'empreinte du grand et du sublime. La nature y déployait un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandait la vénération ; mille grâces sauvages qui surpassaient infiniment les beautés artificielles de nos climats. (...) Toutes ces contrées exhalaient, respiraient un air de longue vie. Cette température qui, par la position du climat, devait être délicieuse, ne perdait rien de sa salubrité par la rigueur singulière d'un froid long et violent.

On attribuait celui-ci, gage d'une atmosphère salubre, à diverses causes : « aux bois, aux sources, aux montagnes », à « l'élévation du terrain », à « un ciel tout aérien, et rarement chargé de vapeurs... ». Quoique « peu vêtus », à l'origine, les habitants « avaient la vue, l'odorat, l'ouïe, tous les sens d'une finesse ou d'une subtilité qui les avertissaient de loin sur leurs dangers ou sur leurs besoins²⁷ ». Si beaucoup de jeunes Indiens mouraient, c'était « par la faim, par la soif, par le froid et par les fatigues » que leur imposait leur mode de vie et de subsistance. Ils devaient mettre leur corps à rude épreuve « pour résister aux exercices communs dans ces climats, pour traverser les plus grandes rivières à la nage, pour faire des chasses de deux cens lieues, pour se passer du sommeil durant plusieurs jours », etc. Malgré cette rude constitution physique, comme on le sait, « ces hommes en étaient moins propres à la génération, et sentaient tarir en eux les germes de la vie ».

La mort elle-même s'accordait à la nature qui avait façonné leur constitution et leur épargnait les sentiments que connaissent les Européens²⁸. L'explication est toute inspirée de Montesquieu. « Cette insensibilité vient-elle du climat, ou du genre de vie ? Un sang plus froid, des humeurs plus épaisses, un tempérament que l'humidité de l'air et du sol rend plus flegmatique, peuvent, sans doute, émousser au Canada l'irritabilité du genre nerveux. ». Ces conditions pouvaient rendre compte d'une « rigidité de fibres » entraînant « une sorte d'impassibilité ». « On dit que les sauvages n'éprouvent presque point les convulsions de l'agonie, soit qu'ils meurent d'une maladie ou d'une blessure. » Ceux

²⁶ Livre XV, chap. 3, « Les François tournent leurs vues vers le Canada » ; éd. 1780, t. IV, p. 8 ss. ; éd. 1782, t. VIII, p. 9 ss.

²⁷ Chap. 4, « Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des sauvages qui habitaient le Canada » ; éd. 1780, t. IV, p. 10 ss. ; éd. 1782, t. VIII, p. 11 ss.

²⁸ Éd. 1780, p. 36 ; éd. 1782, p. 43.

qui ont vécu « sans gloire et dans l'indolence » se verront « relégués à jamais » là où règnent « la famine et les maladies²⁹ ».

Ce dernier terme apparaît peu dans les livres XVI à XVIII qui traitent de l'Amérique du Nord, à l'exception du célèbre passage du livre XVII qui compare l'Ancien et le Nouveau Monde. On sait qu'une question relative aux deux continents préoccupe traditionnellement historiens, ethnologues, linguistes : « Si les Américains sont un peuple nouveau, forment-ils une espèce d'hommes originairement différente de celles qui couvrent l'ancien monde ? ³⁰ » Raynal pose l'hypothèse : « Si les peuples de l'Amérique n'ont pu venir de notre continent, et que cependant ils paraissent nouveaux ; il faut avoir recours au déluge, qui, dans l'histoire des nations, est la source et la solution de toutes les difficultés ». L'explication se heurte à un élément d'ordre environnemental.

On supposera que la mer s'étant débordée sur l'autre hémisphère, ses anciens habitants se seront réfugiés sur les Appalaches et les Andes, montagnes beaucoup plus élevées que notre mont Ararat. Mais comment auront-ils vécu sur ces sommets de neige ; environnés d'eaux ? Comment des hommes, qui avoient respiré sous un ciel pur et délicieux, auront-ils pu survivre à la disette, à l'inclémence d'un air vicié, à tous les fléaux qui sont la suite inséparable d'un déluge ?

2.2. Les paradoxes de la Basse-Louisiane

Si la France a perdu, avec le Canada, un pays offrant les atouts de la nature la plus accueillante, elle a constitué en terre de repli et d'accueil une des régions apparemment les plus défavorisées de l'Amérique du Nord. Des brouillards « trop communs au printemps et durant l'automne », un hiver « pluvieux », de « violents orages » pendant l'été, ou des chaleurs qui « ne sont nulle part telles qu'on devrait les attendre de sa latitude » : la basse Louisiane n'est pas vraiment hospitalière³¹. Couverte de forêts trop épaisses, qui empêchent le soleil d'échauffer le sol, parcourue de « rivières innombrables qui entretiennent une humidité habituelle », elle est « remplie d'insectes, d'eaux stagnantes, de matières végétales qui croupissent dans une atmosphère humide et chaude ». Un terrain idéal pour la « dissolution des corps ».

Malgré cela, « l'homme jouit d'une santé plus affermie que dans les régions que tout porterait à croire plus salubres ». Sous un « ciel, où tous les êtres morts subissent généralement une putréfaction rapide », on « ne connaît guère d'autres infirmités dans cette contrée que des affections vaporeuses, et des obstructions qu'on pourrait même regarder comme une suite du genre de vie qu'on y mène ». Celui-ci dépend-il dans une

²⁹ Éd. 1780, p. 27 ; éd. 1782, p. 32.

³⁰ Livre XVII, chap. 4, « Comparaison des peuples policés et des peuples sauvages » ; éd. 1780, t. IV, p. 174-175. ; éd. 1782, t. VIII, p. 211-212.

³¹ Livre XVI, chap. 6, « Étendue, sol et climat de la Louisiane » ; éd. 1780, t. IV, p. 92-95 ; éd. 1782, t. VIII, p. 111-113.

certaine mesure des ressources ? reflète-t-il la force de l'environnement naturel ? D'un côté, une abondance de « fruits sauvages », « une multitude prodigieuse d'oiseaux et de bêtes fauves », des prairies « couvertes de chevreuils et de bisons ». D'autre part, des arbres « remarquables par leur grosseur, par leur élévation » - sans parler du Mississippi, ce fleuve « majestueux » qui roule une « quantité prodigieuse de vase, de feuilles, de troncs et de branches » et les lie en « une masse ferme et solide qui prolonge toujours ce vaste continent ». Hélas, le tétanos jette une ombre au tableau sanitaire. La maladie « emporte avant le douzième jour la moitié des enfants noirs, et un grand nombre d'enfants blancs ».

Faut-il attribuer à celui-ci - en un rebond paradoxal - la « faible population » qui caractérise les natifs de la colonie ? Alors que leur pays est excellent, les Natchez, qui occupaient « la rive orientale du Mississippi du Mississippi, depuis la rivière d'Iberville jusqu'à l'Ohio », ne comptaient que « deux mille guerriers », au moment où « les François parurent à la Louisiane »³².

Par contre, les Européens se sont beaucoup multipliés à la Nouvelle-Orléans - mais il s'agit d'abord des immigrants allemands, qui s'établirent notamment « sur la rive droite du Mississippi, entre une anse de ce fleuve appelée *l'anse aux Outardes* et le *lac des Ouachas* »³³. Ces colons, qui « ont toujours été les hommes les plus laborieux de la colonie », écrit Raynal, furent aussi les plus prolifiques, car, de trois cents qu'ils étaient en 1722, « leur nombre a triplé depuis. » Plus généralement, la Nouvelle Orléans n'a jamais « compté plus de seize cents habitants, partie libres et partie esclaves »³⁴.

La colonisation française avait grandi sous les meilleurs auspices. Les Louisianais n'avaient rien de commun avec l'« écume de l'Europe ». Il s'agissait d'« hommes forts et robustes sortis du Canada » ou de « soldats congédiés qui avoient su préférer les travaux de l'agriculture à la fainéantise où le préjugé les laissait orgueilleusement croupir ». Ils recevaient du gouvernement, outre un terrain à cultiver et les outils nécessaires, « une vache et son veau, un coq et six poules, avec une nourriture saine et abondante pendant trois ans ». Certains « avoient formé des plantations assez considérables qui occupaient huit mille esclaves ». À quelle prospérité eût été appelée la Louisiane sans « l'orgueil sacerdotal », « l'ambition pharisienne » dont « le clergé de France, Rome et les jésuites obsédaient le trône ». Comment imaginer le destin du pays « si l'on eût eu la sagesse d'écouter les vœux des protestants François réfugiés dans les colonies établies par les Anglais au Nord du Nouveau-Monde »³⁵? La métropole n'a-t-

³² Chap. 7, « Caractère général des sauvages de la Louisiane, et celui des Natchez en particulier » ; éd. 1780, p. 98-100; éd. 1782, t. VIII, p. 117-20.

³³ Renée Le Conte a estimé que « plus de 1 600 Allemands, Alsaciens et Suisses » ont dû partir de France au début des années 1720 pour s'installer en particulier, écrit Raynal, « vis-à-vis de l'isle de la Nouvelle-Orléans, et sur la rive occidentale du Mississippi. » (« Les Allemands à la Louisiane au XVIII^e siècle », *Journal de la Société des Américanistes* 16/1, 1924, p. 1-17).

³⁴ Chap. 8, « Établissements formés par les François à la Louisiane » ; éd. 1780, p. 102 ; éd. 1782, p. 122.

³⁵ «Chap. 9, «La France pouvait retirer de grands avantages de la Louisiane. Fautes qui ont empêché ce succès » ; éd. 1780, p. 107 ss. ; éd. 1782, p. 129 ss.

elle pas, aussi, négligé la région des « Akansas ». Cet « excellent pays » n'a été peuplé que par « quelques Canadiens qui ont pris pour compagnes des femmes indigènes »³⁶.

2.3. Esquimaux

Il faut encore faire une place à une région du Nord du continent où conditions de vie et maladies se présentent de manière particulière. Les Esquimaux peuplant les contrées qui bordent la baie d'Hudson jouissent d'un climat particulier. Au pays où « le soleil ne se lève, ne se couche jamais », singularisé par l'aurore boréale, le ciel est « rarement serein »³⁷.

Dans le printemps et dans l'automne, l'air est habituellement rempli de brouillards épais ; et durant l'hiver, d'une infinité de flèches glaciales. Quoique les chaleurs de l'été soient assez vives pendant deux mois ou six semaines, le tonnerre et les éclairs sont rares. Les exhalaisons sulfureuses y sont trop dispersée, sans doute.

Les Esquimaux connaissent « deux grands fléaux » particuliers : « la perte de la vue, et le scorbut ».

La continuité de la neige, la réverbération des rayons du soleil sur la glace éblouissent tellement leurs yeux, qu'ils sont obligés de porter presque toujours des gardes-vue faits de deux planches minces, où l'on pratique avec une arête de poisson deux petites ouvertures au passage de la lumière.

L'information provient vraisemblablement de l'*Histoire générale des voyages* (t. XIV, chap.13)³⁸ :

Rien ne fit prendre, à M. Ellis, une plus haute idée de leur industrie, que ce qu'ils appellent dans leur langue *des yeux à neige*. Ce sont de petits morceaux de bois ou d'ivoire, formés pour la conservation des yeux, et noués derrière la tête. Leur fente est précisément de la longueur des yeux ; mais elle est fort étroite ; ce qui n'empêche point de voir fort distinctement au travers, sans en ressentir la moindre incommodité. Cette invention les garantit de l'aveuglement ; maladie terrible pour eux, et fort douloureuse, qui est causée par l'action de la lumière fortement réfléchi de la neige, surtout au printemps, quand le soleil est plus élevé au-dessus de l'horizon.

Le scorbut, poursuivent les *Deux Indes*, est « un mal plus cruel encore », qui « les consume lentement » et « s'attache à leur sang, en altère, en épaisit, en appauvrit la

³⁶ Éd. 1780, p.105-106 ; éd. 1782, p. 125-27.

³⁷ Livre XVII, chap. 6, « Climat de la baie d'Hudson. Habitudes de ses habitants. Commerce qu'on y fait » ; éd. 1780, t. IV, p. 183 ss. ; éd. 1782, t. VIII, p. 222 ss.

³⁸ Paris, Didot, 1757, « Caractere et usages des Indiens de la Baie d'Hudson », p. 666.

masse ». La maladie résulte notamment des « brumes de la mer, qu'ils respirent » et de « l'air épais et sans ressort, qui règne à l'intérieur de leurs cabanes, fermées à toute communication avec l'air du dehors ».

L'histoire du scorbut - qu'on ne fera pas ici - est celle d'une maladie dont le traitement paraît le plus clairement identifié par une expérimentation clinique et en même temps mis en application avec un retard problématique. Henri H. Mollaret a écrit que l'affection, présente depuis l'Antiquité, fut surtout mise en évidence lors des expéditions de Vasco de Gama, Magellan et Jacques Cartier³⁹. Dès les environs de 1600, l'efficacité du jus de citron, pour prévenir ou soigner la maladie, fut reconnue par divers navigateurs anglais. Mais ce n'est qu'au milieu du XVIII^e siècle qu'elle fut démontrée et popularisée par l'Écossais James Lind, qui l'associa à diverses substances telles que l'élixir de vitriol, le vinaigre, la décoction d'ail, etc. (*Treatise of the scurvy* traduit en français dès 1756).

Quel sens donner à l'omission de thérapies dans les *Deux Indes* ? La question doit s'envisager par rapport au fait que le jus de citron fut seulement distribué aux équipages anglais plusieurs dizaines d'années après la découverte. Lind aurait-il obscurci les résultats de ses expériences par l'interrogation sur les origines de la maladie ? En tout cas, l'article « Scorbut » de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, paru au tome XIV en 1765, n'accorde qu'une place très réduite au remède parmi d'autres « évacuants⁴⁰ ». Il est vrai que l'ouvrage de Raynal n'accorde que peu d'attention aux traitements des affections qu'il évoque. Le sassafras de Floride, objet d'une assez longue notice, fait dans une certaine mesure exception⁴¹. Employé en décoction « dans les fièvres intermittentes », il est employé « pour exciter la transpiration, résoudre les humeurs épaisses et visqueuses, lever les obstructions, guérir la goutte, la paralysie ». « Le sassafras était autrefois d'un grand usage dans les maladies vénériennes ». Comme le rapporte aussi l'*Histoire générale des voyages*, dans une note médicale encore plus complète, les Français en coupaient la racine en petits morceaux, qu'ils faisaient bouillir dans l'eau » : « il n'y a presque point de maladies qui résistent à cette boisson », « préservatif universel » et « spécifique admirable contre les maux vénériens »⁴².

3. L'Amérique du Sud

« L'Amérique offrait, dans l'origine, à l'invasion de l'Europe, deux régions entièrement différente, la Zone Torride et la Zone tempérée du nord⁴³. » Celle-ci favorisa, conformément à une idéologie climatique courante, telle que l'exprimait par exemple Adam Ferguson dans son *Essay on the history of civil society* de 1767, l'épanouissement

³⁹ *L'histoire de la pensée médicale en Occident*, dirigée par Mirko D. Grmek, p. 272.

⁴⁰ P. 802-803.

⁴¹ Livre XVIII, chap. 21, « La Floride devient une possession Espagnole » ; éd. 1780, t. IV, p. 327 ss. ; éd. 1782, t. IX, p. 21, p. 77 ss.

⁴² *Op. cit.*, t. XIV, p. 456. Mais « les Floridiens ont plus souvent recours à la Squine » : en principe, plante asiatique réputée accentuer la transpiration.

⁴³ Livre XIII, chap. 8, « La cour de Versailles se propose de rendre la Guyane florissante. Ce projet avait-il été judicieusement conçu ? fut-il sagement exécuté ? » ; éd. 1780, t. III, p. 348 ss. ; éd. 1782, t. VII, p. 21 ss.

d'une civilisation de progrès. L'Amérique septentrionale accueillait « des peuples laborieux et libres » soucieux de développer « des productions communes et nécessaires » - sucre, tabac, etc. Ces colons, « vivant sous un climat plus analogue à celui de leur patrie », ignoraient certaines des maladies propres au nouveau monde.

L'Amérique méridionale présentait au contraire « une vaste coupe à la soif de l'or ; à la cupidité, des appas ; à la mollesse, le repos ; à la volupté, son aliment ; au luxe ses ressources ». « La chaleur y brisait les forces du corps ; l'oisiveté, suite nécessaire d'une fertilité qui satisfait aux besoins sans le travail, y ôtait à l'âme toute énergie ». Certaines affections y trouvaient un terrain fertile.

3.1. Le mal de Carthagène

Carthagène des Indes, ville portuaire sur la côte septentrionale de l'actuelle Colombie, fut l'un des principaux établissements de l'Empire espagnol en Amérique du Sud. Grand centre du commerce négrier, elle distribuait vers le Mexique et le Pérou le trafic venant de la métropole. Riche en or, Carthagène fut pillée en 1697 par les Français, puis vainement assiégée par les Anglais en 1741. « Après tant de révolutions », rappellent les *Deux Indes*, « Carthagène subsiste avec éclat dans une presqu'île de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas plus de trente-cinq toises », soit environ 70 m⁴⁴. Là vivent « vingt-cinq mille âmes ». « Les Espagnols forment la sixième partie de cette population. Les Indiens, les nègres, les races formées de mélanges variés à l'infini, composent le reste ».

La « bigarrure » sociale qui caractérise Carthagène-des-Indes introduit le thème de la maladie.

On y voit arriver continuellement une foule de vagabonds, sans biens, sans emploi, sans recommandation. Dans un pays, où n'étant connus de personne, aucun citoyen n'ose prendre confiance en leurs services ; leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles, et de coucher au coin d'une place ou sous le portique de quelque église. Si le chagrin d'un si triste état leur cause une maladie grave, ils sont communément secourus par des négresses libres, dont ils reconnaissent les soins et les bienfaits en les épousant.

Faute de cette assistance, les cas « les plus désespérés » se réfugient dans les campagnes pour « s'y livrer à des travaux fatigants qu'un certain orgueil national et d'anciennes habitudes leur rendent également insupportables ». Une certaine « indolence », « poussée si loin, que les hommes et les femmes riches ne quittent leurs hamacs que rarement et pour peu de temps », s'explique par le climat.

⁴⁴ Livre VII, 10, « Etendue climat, sol, fortifications, port, population, mœurs, commerce de Carthagène » : éd. 1780, p. 161 ss. ; éd. 1782, t. IV, p. 48 ss.

Les chaleurs sont excessives et presque continuelles à Carthagène. Les torrents d'eau qui tombent sans interruption depuis le mois de mai jusqu'à celui de novembre, ont cette singularité, qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré par les vents du nord-est dans la saison sèche. La nuit n'est pas moins étouffée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitants la couleur pâle et livide des malades. Lors même qu'ils se portent bien, leurs mouvements se ressentent de la mollesse de l'air qui relâche sensiblement leurs fibres.

Les colons eux-mêmes en souffrent. « Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur fraîcheur et leur embonpoint trois ou quatre mois : mais ils perdent ensuite l'un et l'autre. » Cependant, « ce dépérissement est l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature est peu connue ».

On conjecture qu'il vient à quelques personnes pour n'avoir pas digéré ; à d'autres, parce qu'elles se sont refroidies. Il se déclare par des vomissements accompagnés d'un délire si violent, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de se déchirer. Souvent il expire au milieu de ces transports qui durent rarement plus de trois ou quatre jours⁴⁵.

Une curiosité de l'affection réside dans le fait que « ceux qui ont échappé à ce danger, dans les premiers tems, ne courent aucun risque ». Il semblerait même « que lorsqu'on revient à Carthagène après une longue absence, il n'y a plus rien à craindre ». Les informations qui précèdent proviennent du *Voyage historique de l'Amérique méridionale* de Jorge Juan y Santacilia et Antonio de Ulloa, paru en 1752⁴⁶.

Le *Voyage* ajoute des informations au tableau dressé dans les *Deux Indes*. Ainsi, les vagabonds de Carthagène sont désignés comme « ceux qu'on appelle dans Vaisseaux *Pulizons* »⁴⁷. Les Cordeliers leur donnent, « non pas pour apaiser leur faim, mais pour les empêcher de mourir, de la bouillie de Cassave » - préparation à base de farine de manioc - qui n'est pas même « un mets supportable pour ceux du Pays ». « Affectés par la différence du climat, nourris de mauvais aliments, abattus, découragés », ils « prennent infailliblement la maladie appelée à Carthagène, la *Chaperonnade* », mot qui désigne « la maladie des Blancs, ou la maladie du pays ». Ces *Avanturiers* n'ont « d'autre refuge que la Providence Divine », « car il ne faut pas songer à l'Hôpital de *San Juan de Dios*, où l'on ne reçoit que ceux qui payent ». C'est ainsi que, « touchées de leurs maux, les négresses et les mulâtresses libres les accueillent, et les retirent dans leurs maisons, où elles les assistent ». « Si l'un d'eux meurt, elles le font enterrer par charité, et lui font même dire des Messes ». Sinon, si le malade guérit, « le *Chaperon* enchanté de l'amitié

⁴⁵ Éd. 1780, p. 163-164; éd. 1782, p. 51-52.

⁴⁶ Amsterdam et Leipzig, Arkstée et Merkus, 1752, t. I, chap. 5, p. 38 ss. : « Du climat de la ville de Carthagène des Indes. »

⁴⁷ *Voyage historique, op. cit.*, p. 33.

qu'on lui a témoignée, se marie avec sa bienfaitrice négresse ou mulâtresse, ou avec quelqu'une de ses filles » - comme on l'a vu.

3.2. Le Pérou : aérisme et échauffement des sens

Le Pérou illustre d'abord à quel point peuvent être variés les effets du climat en matière de maladie. Le chapitre 26 du livre VII se demande « En quoi diffèrent les montagnes, les plaines et les vallées du Pérou ». La santé des habitants dépend de la manière dont « l'air a une influence marquée sur le tempérament »⁴⁸.

« Ceux des contrées les plus élevées, sont exposés à l'asthme, aux pleurésies, aux fluxions de poitrine et aux rhumatismes ». Les « montagnes inférieures » souffrent d'autres fléaux. Du temps des Incas, les sujets étaient habituellement accablés de « fièvres putrides et intermittentes ». La culture de la canne à sucre en avait aggravé l'influence « dans les gorges étroites de ces montagnes où l'air circule difficilement », chargeant celui-ci de « vapeurs infectes qui échauffées par les rayons d'un soleil brûlant deviennent mortelles ». Le mal n'était pas moins redoutable dans les campagnes « où les secours manquent, où les précautions sont négligées ». Aucun Indien n'eût échappé à ces fièvres « souvent si malignes » si « les habitants n'abandonnaient leurs bourgades pour y retourner, lorsqu'une nouvelle saison les a purifiées ».

Ces affections deviennent souvent mortelles quand s'y ajoute un effet des excès auquel donne lieu un tempérament échauffé : la syphilis, éventuellement accompagnée d'abandon « aux liqueurs fortes ». Dès le départ, le Nouveau Monde fut un théâtre où se combinaient « la malignité du climat » et des « maladies cruelles et honteuses »⁴⁹. C'est ainsi que la multitude de ceux qui périrent à l'arrivée de Colomb suscita notamment, chez les « sujets de la couronne de Castille », un « éloignement invincible pour Saint-Domingue ».

Il est vrai que la conquête avait aussi apporté ses remèdes. L'inoculation venait d'être introduite à Lima et l'on pouvait espérer qu'elle se généralise. Si l'affection n'est pas « habituelle comme en Europe » dans cette partie des Amériques, « elle y cause par intervalle des ravages inexprimables », car elle « attaque indifféremment les blancs, les noirs, les Indiens, les races mêlées ».

3.2. Quito : un paradis climatique

Au livre VII, le chapitre 21 traite de façon particulière des « Singularités remarquables dans la province de Quito »⁵⁰. Si cette dernière, « immense », « est remplie de forêts, de marais, de déserts », le paysage est tout différent dans la partie proprement occupée -

⁴⁸ Livre VII, chap. 26 : éd. 1780, t. II, p. 203 ; éd. 1782, t. IV, p. 100.

⁴⁹ Livre VI, chap. 7 : « Cruautés commises par les conquérans à S. Domingue. Ce qu'elles produisent » ; éd. 1780, t. II, p. 18 ; éd. 1782, t. III, p. 224.

⁵⁰ Ed. 1782, t. IV, p. 85 ss.

« une vallée de quatre-vingts lieues de long et de quinze de large, formée par deux branches des Cordilières ».

« C'est un des plus beaux pays du monde. Même au centre de la Zone Torride, le printemps est perpétuel ». Les effets du soleil y sont tempérés : par « l'élévation du globe dans cette sommité de sa sphère », par « le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue prodigieuses et toujours couvertes de neige », par « des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes ». Mais « une matinée généralement délicieuse » peut annoncer une journée qui l'est moins. Ce sont d'abord des vapeurs, « vers une heure ou deux », puis de « sombres nuées qui se convertissent en orages », le « feu des éclairs », un tonnerre qui « fait retenti les monts avec un fracas horrible ». Le spectacle atmosphérique de *Paul et Virginie* ! Quand cette alternance de pluie et de soleil dure « quinze jours de suite », « la consternation est universelle ». Dans un cas, « l'humidité ruine les semences », dans l'autre, « la sécheresse enfante des maladies contagieuses ».

Mais si l'on excepte ces contretemps infiniment rares, le climat est un des plus sains. L'air y est si pur, qu'on n'y connaît pas ces insectes dégoûtants qui affligent l'Amérique presque entière. Quoique le libertinage et la négligence y rendent les maladies vénériennes presque générales, on s'en ressent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont contractée eux-mêmes, vieillissent également sans danger et sans incommodité

3.3. De la faible population du Paraguay

Les Guaranis de l'Amazonie avaient développé, avec l'aide des jésuites du Paraguay, une société prometteuse de fécondité, de prospérité.

Il semble que les hommes auraient dû se multiplier extrêmement sous un gouvernement où nul n'était oisif, n'était excédé de travail ; où la nourriture était saine, abondante, égale pour tous les citoyens sainement vêtus, logé commodément : où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades avoient des secours inconnus sur le reste de la terre (...) où la débauche inséparable de l'oisiveté, qui corrompt l'opulence et la misère, ne hâtait jamais le terme de la vie humaine...

Le chapitre 15 du livre VIII posait la question de savoir « Pourquoi les hommes ne se sont-ils que peu multipliés dans ces célèbres missions »⁵¹. De mauvais esprits « répandaient que les Guaranis ne se multipliaient pas, parce qu'on les faisait périr dans les travaux des mines ». Imputation indigne de « ceux qui connaissaient assez le génie de la société. « Cette accusation, intentée il y a plus d'un siècle, se perpétua par une suite de l'avarice, de l'envie, de la malignité qui l'avoient formée ». D'autres « soupçonnèrent que les jésuites avoient répandu dans leur peuplades cet amour du célibat, auquel les

⁵¹ Livre VIII, chap. 15 : éd. 1780, t. II, p. 284 ; éd. 1782, t. IV, p. 203.

siècles de barbarie attachèrent parmi nous une sorte de vénération... ». C'était non seulement faire fi des « réclamations continuelles de la nature, de la raison, de la société », mais méconnaître les effets d'un « climat » qui « apportait des obstacles insurmontables » à ces réclamations, au nom d'une vaine superstition. D'autres encore, parmi « nos politiques » attribuèrent la faiblesse démographique des Guaranis au « défaut de propriété » ou au fait que le terrain qui leur était attribué « ne pouvait nourrir que le nombre d'hommes qui y existait ».

« Aux chimères qui viennent d'être combattues, tâchons de substituer des causes vraies ou vraisemblables ». On devine quelle fut en dernier ressort la plus importante d'entre elles. « Après tout ce fut le climat qui arrêta surtout la population des Guaranis ». Suit la litanie des facteurs environnementaux : un pays « chaud, humide, sans cesse couvert de brouillards épais et immobiles », des vapeurs versant, « dans chaque saison des maladies contagieuses ». L'alimentation des habitants n'aidait pas : des « fruits verts », des « viandes presque crues », dont se délectaient ces « héritiers de la voracité que leurs pères avaient apportée du fond des forêts »... Comment « la masse du sang, altérée par l'air et les aliments », aurait-elle pu « former des familles nombreuses, ni des générations de quelque durée » ?

S'y ajouta une maladie particulière. « Un malheureux hasard y porta la petite vérole, dont les poisons furent encore plus meurtriers dans cette contrée que dans le reste du Nouveau-Monde ». On se demandera si les jésuites ignoraient l'inoculation ou s'ils s'y refusèrent - bien sûr « par superstition ».

3.4. Le Brésil : loin des « monstres » des métropoles européennes

Sur ce même thème de la population, cher aux Lumières, le Brésil, au chapitre 5 du livre IX, offre au conquérant un autre modèle, nostalgique, de société. La réflexion se développe sur le thème : « Les sociétés naturelles sont peu nombreuses ». Le pays apparaît, du moins au départ, « distribué en petites nations, les unes cachées dans les forêts, les autres établies dans les plaines ou sur les bords des rivières ». Ces nations se partageaient en sédentaires ou nomades, de sorte que « la plupart » étaient « sans communication entre elles ». Des « haines ou des jalousies héréditaires » les séparaient, de même que les distinguaient la « subsistance de la chasse et de la pêche » et celle « de la culture des champs ». « Tant de différences dans la manière d'être et de vivre ne pouvaient manquer d'introduire de la variété dans les mœurs et dans les coutumes ».

Toutes opposées sont les sociétés modernes qui rassemblent « vingt à trente millions d'hommes » dans « des cités de quatre à cinq cents mille âmes ». « Ce sont des monstres » : des agrégats contre nature. La dissolution la menace en permanence et les détruirait sans « une prévoyance continue » et « des efforts inouïs », consentis par une « portion considérable de cette multitude ».

L'air en est infecté ; les eaux en sont corrompues ; la terre épuisée à de grandes distances ; la durée de la vie s'y abrège, les douceurs de l'abondance y sont peu senties ; les horreurs de la disette sont extrêmes. C'est le lieu de la naissance des maladies épidémiques ; c'est la demeure du crime, du vice, des mœurs dissolues.

Fidèles à la nature, les Brésiliens, moins robustes que les Européens, « avoient aussi moins de maladies, et vivaient longtemps ». Mais ils succombèrent « à la tentation des richesses, dont la soif dévorait alors tous les peuples maritimes de l'Europe »⁵². Ils connurent « tous les maux du luxe et de la cupidité ». Les *Deux Indes* adoptent désormais le ton prophétique qui est celui du jésuite Vieira, dont elles reproduisent le discours adressé à Dieu pour qu'il maintienne le pouvoir catholique sur les conquêtes indiennes, contre la menace des conquérants calvinistes d'Amsterdam, Middlebourg et Flessingue⁵³. Mais ceux-ci disposaient d'une force incomparable. Alors que les Portugais « n'avoient jamais eu des moyens suffisants pour former de riches plantations », « les capitalistes des Provinces-Unies s'empressèrent de fournir les fonds nécessaires pour tous les travaux qu'il était possible d'entreprendre⁵⁴. « Aussitôt, tout change de face, tout prend une nouvelle vie : mais des bâtiments trop superbes sont élevés : mais une maladie contagieuse fait périr un nombre infini d'esclaves : mais on se livre généralement à tous les excès du luxe ». Deux affections vont spécialement frapper les Noirs. Elles méritent un développement particulier.

4. Les maladies des Noirs américains

On sait dans quels termes est décrite, au chapitre 22 du onzième livre, dans la troisième édition des *Deux Indes*, la « Misérable condition des esclaves en Amérique ». Celle-ci ne leur laisse aucun espoir d'un avenir meilleur, fût-il situé dans l'autre monde. Les religions d'Europe n'ont pu leur imposer cette ultime perspective. Le protestantisme abandonne les esclaves au mahométisme ou à l'idolâtrie « sous prétexte qu'il serait indigne de tenir ses frères en Christ dans la servitude »⁵⁵. La charité des catholiques ne s'étend pas au-delà du baptême, « nul et vain pour des hommes qui ne craignent pas les peines d'un enfer, auquel ils sont, disent-ils, accoutumés dès cette vie ». « Tout les rend insensibles à cette crainte, et les tourments de leur servitude, et les maladies auxquelles ils sont sujets en Amérique. Deux leur sont particulières, c'est le pian et le mal d'estomac ».

Au chapitre de l'*Histoire générale des voyages* qui traite de l'« Établissement des Français dans l'île de Saint-Domingue », il est annoncé : « Avant que de finir l'article de St. Domingue, nous croyons que les Lecteurs ne seront pas fâchés de trouver une notice succincte des maladies qui sont à redouter dans cette partie du nouveau monde. Nous

⁵² Chap. 8 : « Conquêtes des Hollandois dans le Brésil » ; éd. 1780, t. II, p. 377 ; éd. 1782, t. V, p. 26.

⁵³ Chap. 9 : « Plaintes d'un prédicateur Portugais à Dieu, sur les succès d'une nation hérétique » : éd. 1780, p. 381 ss. ; éd. 1782, p. 30 ss.

⁵⁴ Chap. 10 : « Les Portugais réussissent à chasser les Hollandois du Brésil » ; éd. 1780, p. 387-88 ; éd. 1782, p. 38-39.

⁵⁵ Éd. 1780, t. III, p. 178 ; éd. 1782., t. VI, p. 107 ss.

tirerons la plupart de nos observations de l'histoire des maladies de St. Domingue par M. Poupée Desportes. Nous parlerons d'abord de celles des Européens et nous passerons ensuite à celles des Nègres »⁵⁶. On mettra l'accent, dans ce qui suit, sur la relation des *Deux Indes* à l'ouvrage en question.

4.1. Le mal d'estomac

La première affection est décrite dans les mêmes termes à partir de la première édition des *Deux Indes*. Elle a pour « premier effet » de rendre, chez les Noirs, « la peau et le teint olivâtres »⁵⁷.

Leur langue blanchit ; un sommeil insurmontable les appesantit ; ils sont languissants, incapables du moindre exercice. C'est un anéantissement, un affaissement total de la machine. On est si découragé dans cet état, qu'on se laisse assommer plutôt que de marcher. Le dégoût des aliments doux et sains, est accompagné d'une espèce de passion pour tout ce qui est salé ou épicé. Les jambes s'enflent, la poitrine s'engorge ; peu échappent. La plupart finissent par être étouffés, après avoir souffert et dépéri pendant plusieurs mois.

Le passage sera intégralement repris dans l'*Encyclopédie* d'Yverdon en 1774⁵⁸ et dans le *Dictionnaire universel des sciences* de Robinet en 1781⁵⁹. Il récrit le début du chapitre intitulé « De la cachexie » dans l'*Histoire des maladies de S. Domingue* de Jean-Baptiste-René Poupé ou Pouppe Desportes, un des fondateurs de la médecine coloniale, dont l'ouvrage venait de paraître en trois tomes en 1770⁶⁰. Une reproduction de la source donne une idée de la manière dont le passage est résumé chez Raynal :

On appelle aux Îles cette maladie, Mal d'estomac, parce que ceux qui on sont attaqués ressentent une si grande pesanteur dans toute l'étendue de la région épigastrique, surtout au milieu de cette partie, qu'ils ne se plaignent que de l'estomac, et qu'ils n'ont d'appétit pour aucun aliment. Ils deviennent pâles, bouffis, et toutes les parties du corps, surtout le ventre, paraissent considérablement enflés. Ils ressentent une lassitude extraordinaire, et sont tellement assoupis, qu'ils voudraient toujours dormir...

Les *Deux Indes* et Poupé Desportes mettent notamment en cause l'alimentation des Noirs. « Une nourriture nouvelle pour eux, peu agréable en elle-même », lit-on chez Raynal,

⁵⁶ Éd. citée, t. XXIII, chap. 1, p. 84.

⁵⁷ Éd. 1772, t. IV, p. 160 ss. ; éd. 1780, chap. 22., « Misérable condition des esclaves en Amérique », p. 178-79 ; éd. 1782, t. VI, p. 107-108.

⁵⁸ *Encyclopédie, ou dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines. Mis en ordre par M. De Felice*, Yverdon, 1774, t. XXX, art. « Negre », p. 207.

⁵⁹ *Dictionnaire universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique. Mis en ordre et publié par M. Robinet, Censeur Royal*, Londres, Chez les Libraires associés, 1781, t. XVIII, art. « Esclaves (De la traite des) », p. 207-208.

⁶⁰ Paris, Lejay, 1770, t. II, p.15 ss.

« les dégoûte dans la traversée. À leur arrivée dans les îles, les aliments qu'on leur distribue ne sont ni suffisants, ni bons »⁶¹. Poupé Desportes avait mentionné, parmi les « aliments trop grossiers » que consomment les esclaves : « la Cassave, les Patates, les Ignames, le Gombo et le Maïs »⁶². L'*igname* est souvent appelé « patate douce ». La première édition des *Deux Indes* ajoute une précision abandonnée par la suite : le « mal d'estomac » trouve aussi son origine dans l'habitude prise par les Africains de manger une sorte de « tuf rouge jaunâtre », « terre qui leur plaisait » et « qui achève de ruiner leur estomac ».

Raynal incrimine une autre cause, parmi celles qui seraient à l'origine de « l'épaississement du sang » d'où provient la « maladie de l'estomac ».

Une des principales est sans doute le chagrin qui doit s'emparer de ces hommes, qu'on arrache violemment à leur patrie, qui se voient garrottés comme des criminels, qui se trouvent tout-à-coup sur mer pendant deux mois ou six semaines, qui du sein d'une famille chérie passent sous la verge d'un peuple inconnu dont ils attendent les plus affreux supplices⁶³.

Poupé met par ailleurs en cause « la paresse », mais aussi « des maîtres qui ont l'inhumanité de leur ravir le temps qu'on a coutume de leur accorder pour cultiver les vivres dont ils ont besoin ».

La troisième édition des *Deux Indes* ajoute un paragraphe consacré au traitement de la maladie. On a longtemps cherché ce remède : « on a jugé que rien n'était plus salubre que de donner aux noirs, qui en sont atteints, trois onces de suc de calebassier rampant, avec une dose à peu près pareille d'une espèce d'atriplex, connu sans les îles sous le nom de jargon »⁶⁴. On comparera ce remède à celui préconisé par Poupé, qui s'en est « toujours servi avec succès », à la même époque : « Prenez une poignée de vieux Clous bien rouillés, un gros de Sel ammoniac, des racines de bois d'Anisette, d'herbe à Colet coupes par petits morceaux, et cresson, de chacun une poignée ; gingembre, une demi-poignée », etc.

4.2. Le pian

Les descriptions du pian diffèrent considérablement, de la première à la troisième édition des *Deux Indes*. Elles contrastent aussi avec ce que rapporte en 1770 le « fondateur de la médecine coloniale ». Poupé Desportes traite de l'affection au chapitre de la vérole, que l'on « nomme *Pians* chez les Africains, parce que les pustules qui portent ce nom en sont

⁶¹ Éd. 1772, p. 161 ; éd. 1780, p. 179 ; éd. 1782, p. 108.

⁶² *Op. cit.*, p. 16.

⁶³ Éd. 1772, *ibid.* ; éd. 1780, *ibid.* ; éd. 1782, *ibid.*

⁶⁴ Voir l'article « Arroche *Artiplex* » de Lamarck dans l'*Encyclopédie méthodique. Botanique*, Paris / Liège, Panckoucke/Plomteux, 1783, t. I, p. 273 sv.

le principal symptôme »⁶⁵. « Elles sont grosses, écailleuses, et forment au milieu un nombril qui augmente peu à peu en largeur et en profondeur, jusqu'à ce qu'il s'y forme un ulcère ». Dans la première édition des *Deux Indes*, la maladie « se manifeste par des gales sèches, dures, calleuses, circulaires, quelquefois couvertes par la peau, mais le plus souvent ulcérées et comme sous-poudrées d'une farine blanchâtre qui tire sur le jaune »⁶⁶. La troisième édition distingue « quatre sortes de pian », dont « le boutoné, grand et petit comme la petite-vérole », et « le rouge, le plus dangereux de tous ». « Il se manifeste par des taches rouges et grainelées comme la framboise », qui dégénèrent en ulcères et finissent « par gagner les os »⁶⁷.

La première édition précisait : « On a voulu confondre le pian avec le mal vénérien, parce que le même remède leur convient. Cette opinion, quoique assez générale, est moins fondée qu'elle ne le paraît au premier coup d'œil ». La remarque a probablement pour origine ce passage de Poupé⁶⁸ :

Quoique l'espèce de Galle, qu'on appelle Pians, passe chez tous les Praticiens de l'Amérique pour un symptôme de Vérole, et qui suffit pour la caractériser ; je pense qu'il est, dans bien des occasions, un signe équivoque ; qu'il en est à son égard comme des Dartres, qui sont ou scorbutiques ou véroliques, avec cette différence que les Pians paraissent être un symptôme plutôt de ladrerie que de Scorbut, et qui dépendait d'une certaine qualité de l'air et du tempérament.

La *ladrerie* était un synonyme de *lèpre*, maladie qui était censée entretenir avec celles citées dans ce passage d'étroites relations puisqu'elle se manifeste « sous la forme des dartres, de la galle, et autres maladies cutanées les plus communes »⁶⁹.

De la première à la troisième édition des *Deux Indes* est répétée l'observation selon laquelle « tous les nègres venus de Guinée, ou nés dans les îles, hommes et femmes, ont le pian une fois en leur vie »⁷⁰. « C'est une gourme qu'ils sont obligés de jeter : mais il est sans exemple qu'aucune d'eux en ait été attaqué de nouveau, lorsqu'il avait été guéri radicalement ». La communication de la maladie aux Européens intéresse d'autant plus particulièrement l'écrivain colonial qu'« il y a très peu de Blancs », ainsi que l'écrit à propos de la syphilis Jean Damien Chevalier dans ses *Lettres à Monsieur de Jean sur les maladies de St.-Domingue* (1752), « qui n'aient commerce avec ces Nègresses, et ce serait grand miracle qu'elles ne leur communiquassent point leur mal »⁷¹. Cependant, objecte Raynal, « les Européens ne prennent jamais, ou presque jamais cette maladie,

⁶⁵ *Op. cit.*, t. II, p. 61 ss.

⁶⁶ Éd. 1772, p. 161.

⁶⁷ Éd. 1780, p. 180 ; éd. 1782, p. 109.

⁶⁸ *Op. cit.*, t. II, p. 62.

⁶⁹ Hélian, *Dictionnaire du diagnostic, ou l'art de connaître les maladies et de les distinguer exactement les unes des autres*, Paris, Vincent, 1771, p. 262. Sur les dartres, v. Daniel Droixhe, *Soigner le cancer au XVIII^e siècle*, Paris : Hermann, 2015, « Landeutte et les dartres », p. 259 ss.

⁷⁰ Éd. 1772, p. 161-62 ; éd. 1780, p. 180-81 ; éd. 1782, p. 110.

⁷¹ Paris, Durand, 1752, p. 84.

malgré le commerce fréquent, on peut dire journalier, qu'ils ont avec les négresses ». Poupé Desforges avait confirmé : « D'où vient que les Nègres sont les seuls exposés à cette maladie, et que parmi les Blancs, il n'y a que ceux qui ont commerce avec les Négresses, ou qui en sont allaités ? »⁷².

Ainsi est posée la question de la cause de l'affection. Pour Poupé, celle-ci doit avoir pour origine ultime « la qualité des aliments dont ces Peuples ont coutume d'user, et avec laquelle celles de l'air et du tempérament propre à chaque Nation doivent concourir ». Comme pour l'interrogation sur la noirceur de peau, la tradition de Montesquieu et de la détermination climatique faisait d'abord valoir une cause externe qui préservait d'une certaine manière l'unité foncière du genre humain. Dans les différentes éditions des *Deux Indes*, la causalité se trouve déplacée - sous une forme interrogative - du côté de la constitution génétique.

Pourquoi ne veut-on pas que le germe, le sang et la peau des nègres, soient susceptibles d'un venin particulier à leur espèce ? La cause de ce mal est peut-être dans celle de leur couleur : une différence en amène une d'autres. Il n'y a point d'être ni de qualité qui soient isolés dans la nature⁷³.

M. Brot a développé un argument à ce propos⁷⁴. Alors que la première édition situait « l'origine de la noirceur des nègres dans les germes de la génération », élément suffisant « pour prouver que les nègres sont une espèce particulière d'hommes », la troisième édition, dans un passage récrit par Jussieu, estimerait plus prudemment que l'anatomie « a cru trouver » cette origine dans les germes. Selon M. Brot, la réécriture de 1780 suggère « l'idée que tous les hommes de toutes les couleurs pourraient bien venir de la même souche », harmonisant ainsi « le texte du livre XI sur la couleur de la peau humaine avec un monogénisme de principe, qui traverse toute l'œuvre malgré les contradictions et les paradoxes d'une écriture à plusieurs mains ». On voit que la conception du pian demeure attachée à l'idée d'un « germe » spécifique, qui se trouve même qualifié ici de « venin » - la formulation attestant qu'une telle idée, dans sa généralité, heurte d'une certaine manière l'idéologie montante en termes de division raciale.

Ceci inclinerait à croire que les conceptions médicales, dans les *Deux Indes*, offrent un conservatoire de vues assez traditionnelles, inscrites dans un savoir technique qui ne montrait pas les avancées des sciences de Grande-Bretagne ou d'Allemagne. On l'a constaté à propos du traitement du scorbut. Il est vrai que l'attention britannique portée à

⁷² *Op. cit.*, p. 63.

⁷³ Éd. 1772, p. 162 ; éd. 1780, p. 181 ; éd. 1782, p. 110.

⁷⁴ « La couleur des hommes dans l'Histoire des deux Indes », *L'idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIII^e- XIX^e siècles). Actes du colloque international de Lyon (16-18 novembre 2000)*, textes réunis et présentés par S. Moussa, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 87-98. Voir Muriel Collart et Daniel Droixhe, « Climat, race, caractère national et langage chez James Dunbar (1780). Un cas de transmission journalistique des 'Lumières écossaises tardives' », *Les Lumières dans leur siècle*, coordonné par Didier Masseau et Gérard Laudin, *Lumières* 17, 2011, p. 77-99.

la médecine coloniale, au transport des Africains vers le Nouveau Monde, etc. relevaient d'une organisation commerciale peut-être plus rigoureuse - dans tous les sens du terme. Mais il resterait à évaluer dans quelle mesure ces conditions pratiques dépourvues de toute « humanité » étaient stigmatisées de manière différente, ici ou là, par les philanthropies de France et d'Angleterre. Dans les journaux respectifs, notamment, l'abolitionnisme faisait-il campagne avec moins de vigueur, moins d'éloquence ? Ceci resterait à prouver⁷⁵.

⁷⁵ Voir notre « La campagne antiesclavagiste dans l'*Esprit des journaux*, de la fondation du périodique à la Déclaration d'Indépendance américaine (1772-1776) », à paraître.